L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 93 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 15 FEVRIER 1888.

NÉCROLOGIE.

Nous apprenons à la dernière heure la mort de M. James D. Augustin, membre distingué d'une famille distinguée et qui aura suivi de bien près dans la tombe son frère cadet M. John Augustin. Au moment où nous recevons la triste nouvelle, il est trop tard pour que nous parlions, comme il le mérite, de cet autre ami perdu.

Nous adressons à sa famille tant éprouvée l'expression de notre plus ardente sympathie.

Fête de la Charité.

Les Dames Hospitalières Louisianaises organisent, chaque année, une fête dont l'unique objectif est le soulagement du pauvre. Invariablement celle-ci obtient un succès signalé; mais nous imaginons cependant que celui d'après-demain dépassera tous les précédents.

En effet, comme le besoin était, cette fois, plus pressant que jamais peut-être, ces dames ont redoublé d'activité, d'initiative, se sont mises en campagne depuis longtemps déjà, et, nous vous en répondons, l'ont menée bon train.

Il faut ajouter qu'elles ont été pleinement récompensées de leur zèle et que l'accueil partout rencontré par elles, a dépassé leurs espérances. Il faut l'avouer, d'ailleurs, pas de miche où l'on travaille plus habilement, plus persévéramment.

Donc, frappant à la meilleure des portes et convaincue que celle-ci s'ouvrirait vite et large, elles se sont adressées à M. Maugé. Il n'a pas hésité; d'avance il a approuvé toute coopération à laquelle consentiraient ses artistes, et de l'opéra et de l'opérette. Il aurait donné également ses trois danseuses si on les lui eut demandées.

Or tous ces chanteurs, toutes ces chanteuses se sont empressés de profiter de la latitude que leur laissait l'administration de l'Opéra; pas un d'eux, pas un seul, entendez-vous bien? n'a opposé un refus, une hésitation même à la demande des Dames Hospitalières. Il y a eu là un ensemble d'élan, de spontanéité, dont on ne saurait trop tenir compte à ces artistes; artistes par le cœur autant que par le talent.

Grâce à cette empressement, à cette lutte, pouvons-nous dire, de bonne volonté, la composition du programme devenait chose facile et vous savez combien, en cela aussi, on a réussi.

Ce programme, nous l'avons publié dimanche dernier; il est aussi connu qu'on varié; on n'en saurait vraiment trop attirant. La musique y est représentée dans la plupart de ses genres, note dramatique, note comique, le tout confié à des interprètes de mérite.

Nous ne croyons pas nous tromper en écrivant que ceux qui attendront la dernière heure pour se rendre à cette charmante fête de bienfaisance, risqueront fort de la suivre debout. La façon dont se placent les billets, indique effectivement que ce ne sera pas trop de tous les coins et recoins de la salle Grunewald, pour contenir ceux qui vont répondre à l'appel des Dames Hospitalières.

Notons que celles-ci, afin de permettre aux plus modestes bourses de prendre part à une œuvre vraiment pie, ont fixé à *cinquante cents* le prix du billet. Cinquante cents! un concert où l'on verra défiler, presque dans leur entier, les deux troupes de notre scène lyrique française: opéra, opérette.

Donc à vendredi, au Grunewald Hall. Véritable soirée de gala: l'Art et la Charité se donnant la main pour porter consolations et secours au Malheur. Une trinité devant laquelle il faut s'incliner.

Théâtre de l'Opéra.

Ce soir, représentation extraordinaire, pour remplacer celle qui n'a pu avoir lieu hier, à cause du bal donné par le Krewe of Proteus à l'Opéra.

La direction a choisi pour spectacle *Charles VI*, chanté par MM. Claverie, Berger, Denoyé, St-Jean, Cotte, Mlles Garelli, Hervey.

Divertissement dansé par Mlles Pastore, Béatrice et Champavert.

Demain soir, dernière représentation de *Boccace*.

Samedi soir, *les Huguenots*, pour la dernière fois, avec MM. Berger, Denoyé, Claverie, Cotte, Rosal, Mlles de Renckly, Hervey, Grandel.

Voir à la première page l'annonce relative à la représentation d'aujourd'hui, et qui intéresse particulièrement les abonnés.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Mme James Brown Potter qui a été si chaudement reçue par le public d'élite de lundi dernier, paraîtra deux fois aujourd'hui—matinée et soirée — dans le drame: *Royal Lore*.

Cet ouvrage écrit par une jeune femme anglaise, qui s'est conquis un nom dans le journalisme et le monde littéraire, Mlle Ross Neal, a valu des succès très accentués à notre éminente compatriote, à New York, Brooklyn, Boston, Philadelphie, Washington.

Vendredi soir la jeune artiste jouera le rôle de Juliette, du drame de Shakespeare: *Roméo et Juliette*.

Nous engageons ceux qui veulent entendre Mme Potter à ne pas point attendre la dernière heure. Les billets sont en grande demande. Lundi le nombre des spectateurs debout était considérable.

THÉATRE ST. CHARLES.—*Michaël Strogoff* et le "Minuet Carnival Company" qui y ajoute un si charmant spectacle, font tous les jours le plaisir des habitués du St-Charles.

La pièce, montée avec grand luxe et jouée par une bonne troupe d'ensemble, restera le spectacle de la soirée et de la matinée jusqu'à dimanche prochain.

Nous recommandons aux nombreux visiteurs, actuellement à la Nouvelle-Orléans, d'aller voir l'intéressant drame de Jules Verne.

GRAND OPÉRA HOUSE.—Le drame *Jim, the Penman*, sera donné, ce soir, pour la quatrième fois. La pièce, nouvelle pour notre public, dit les artistes qui l'interprètent, ont produit ici une toute favorable impression. Il est donc probable que jusqu'à la fin de la semaine l'ouvrage continuera d'attirer la foule.

DIME MUSEUM. — Le programme actuel est fait pour tenter Représentations chaque jour de 11 heures du matin à 10 heures du soir.
Prix d'entrée, 10 cents.

THÉATRE FARANTA.—Les représentations des chiens savants des frères Leonzo, se poursuivent en conservant la même vogue, en réalisant, chaque jour, de nouvelles recettes. Cette semaine est la dernière de cet engagement. On sait que ces chiens si remarquables sont véritablement mêlés à l'action d'un drame en 4 actes. Ils s'acquittent supérieurement de leurs rôles.

ALLOCUTION DE M. JULES FERRY.—M. Jules Ferry s'est rétiré au banquet de l'Association vosgienne de Paris et a prononcé une allocution dans laquelle il s'est exprimé ainsi au sujet de l'attentat dont il a été victime:

"Messieurs, l'assassin me visait au cœur; c'est au cœur aussi, dans mon honneur de patriote, que des polémiques odieuses cherchaient à m'atteindre. Ce n'est pas malheureusement un fait nouveau dans notre histoire. Aux temps révolutionnaires, quelle était la calomnie qui servait à battre en brèche les meilleurs des républicains, les plus fermes patriotes, et sous laquelle succombaient tour à tour Girondins et Montagnards? La plus grossière de toutes les calomnies, la plus inepte et la plus monstrueuse: on les désignait comme des complices de l'étranger!

"Heureusement, messieurs, les temps ont un peu changé, et, cette fois, l'honnêteté publique s'est révoltée contre ces paroles révolutionnaires. Et j'ai vu, je le dis avec fierté, j'ai vu l'Alsace tout entière, en deçà comme au-delà des monts, cette Alsace à laquelle je tiens par toutes les fibres de mon cœur, l'Alsace qui souffre comme celle qui espère, se lever, venir à moi et me tendre la main en disant: Nous protestons, vous être des nôtres!

"Messieurs, le vrai patriotisme est fait d'union et de patience. Le vrai patriotisme n'est pas celui qui se répand au dehors en manifestations tumultueuses. Le vrai patriotisme est celui qui ne crie pas, qui agit, qui se prépare et qui sait attendre. Je crois à ce patriotisme, qui est le vôtre. Je crois au pays voisin, qui est, par le poste avancé dont il a la garde, le pays des grands devoirs, et, à cause de cela, le pays des longues patiences et des indestructibles espérances."

Carnaval de 1888

Mardi Gras 14 février.

Krewe of Proteus.

Légendes Moyen-Age.

Fête de Nuit.

Un flamboiement de dix-huit tableaux.

Immense cortège défilant partout entre deux haies d'innombrables spectateurs.

Bal à l'Opéra.

Pour la seconde fois, tout au moins, l'on nous avait dit que Protée, auquel surtout les variations sont si naturelles, avait changé son programme et ne visiterait plus la Nouvelle-Orléans. On nous avait affirmé de rechef que sa fête de nuit, la dernière qui nous restât, avait, elle aussi, comme tant d'autres, fait son temps et que désormais, seul, Rex continuerait les traditions du Carnaval. Il n'en était rien. Protée n'est pas tellement épris de son domaine de Carpathos, qu'il n'en prenne point congé de temps à autre. Quand, tout le long de l'année, on a gardé les troupeaux marins de Neptune; lorsque, durant douze mois, on a vu moutonner les vagues, on ne dédaigne pas de se donner le spectacle des vagues humaines moutonnant aussi et de se réserver quelques heures de triomphe et de plaisir, s'exhibant devant un monde de jolies femmes.

Protée s'est, d'ailleurs, singulièrement humanisé. Le kaléidoscopique fils de Neptune n'est plus ce dieu butor, dont parle le poète latin; dont on n'obtenait rien, si ce n'est par la violence; sur lequel sollicitations et prières restaient impuissantes:

Nam sine vi non ullus dabit precepta, neque illum Orando flectes.

Depuis Virgile il n'est singulièrement adouci, civilisé; il s'est fait aux belles manières; il est devenu courtois; et pour peu qu'on y insiste, il vous donne, sans compter, une fête dans le goût de celle à laquelle vous venez d'assister. Fête qui peut-être dépasse en élégance, en somptuosité, toutes celles qui l'ont précédée.

La carte conviant au bal de Protée—le bal à l'Opéra où se tonvaient si ingénieusement groupés tous les éléments du défilé aux flambeaux—cette carte d'invitation, disons-nous, est en forme de corne d'abondance.

C'était là comme une promesse, n'est-pas? Eh bien, la promesse a été largement, royalement tenue. La radieuse traînée de dix-huit tableaux mouvants a été d'un effet continu et en raison ascendante, pourrions-nous dire. Depuis le premier jusqu'au dernier, une longue suite de surprises charmantes. Si bien que la plupart de ceux qui occupaient fenêtres ou balcons, devant lesquels le cortège protéen devait passer deux fois, sont demeurés résolument à leurs places, afin de se donner à nouveau les curieux spectacle, aux mille et mille détails, qu'il faudrait revoir encore, encore, pour les bien saisir tous.

Donc Protée, à la suite du Roi du Carnaval, son royal cousin qui, lundi, *manquait le coche*, rentrait hier soir dans sa bonne ville de la Nouvelle-Orléans, plus aimable, plus pimpant que jamais. Le galant visiteur, en tête de son cortège, étincelait de mille feux et chevauchait un Papillon que, de loin, l'on aurait pu prendre pour le prestigieux étalage du plus riche des joailliers; toute une bijouterie en mouvement.

Ruisselant de pierreries, d'étincellements aussi, le costume du dieu, qui, pour cette circonstance, avait pris la forme du Prince des Fleurs, était, en effet, entouré de la plus adorable Flore qui se puisse imaginer. Plus heureux encore peut-être de la fête qu'il donnait, que ceux à qui elle était donnée.

Ses exhibitions varient, sans nul doute, et du tout au tout chaque année; mais ce qui est invariable chez Protée, c'est sa galanterie, c'est sa libéralité. En cela on peut dire aussi de lui: "Plus cela change, plus c'est la même chose."

Son exactitude est immuable également: ce n'est pas lui qui, à moins de quelqu'empêchement incontrôlable, prolongerait capricieusement l'attente de ce souverain multiple qu'on nomme le peuple; souverain, celui-là, qui, bien mieux que Louis XIV, aurait le droit de dire ce mot pompeux d'orgueil: J'ai failli attendre!

Hier encore, à l'heure dite, une illumination du ciel annonçait de loin la venue de Protée et de sa suite. A cet embrasement d'en haut, qui formait comme un gigantesque velum à la rue du Canal, se mêlaient l'illumination d'en bas et des feux et des bombes, et des feux de bengale, et des lumières multicolores, jaillissant de tous les points de la longue Avenue. Une ville comme auréolée; une apothéose en marche.

Le ruban de tableaux vivants, flamboyants, s'est ainsi déroulé:

PREMIER TABLEAU.

Protée, prince des Fleurs.

Protée, sous la forme du Prince des Fleurs, et entouré, en effet, de toute la flore de la création. Il a pour monture un gigantesque Papillon, dont les ailes sont une mosaïque de pierreries et dont se dégagent d'innombrables feux. Splendide tête de cortège.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le départ du roi Rother.

Nous ne vous redirons pas ici la longue histoire ou légende du roi Rother, un rude et vaillant Lombard. Rappelons seulement que, s'étant épris d'Oda, la radieuse fille de l'empereur Constantin, il dépêcha à celui-ci des ambassadeurs afin de lui demander la main de la princesse. Or, comme les envoyés du roi revenaient point, Rother se décida à se mettre en route et à porter sa demande, en personne, à Constantin.

En conséquence, il convoqua ses plus illustres guerriers et les requit de se mettre en route avec lui. Ce second tableau représente Rother et sa suite sur une somptueuse galère; et tandis qu'elle glisse sur les eaux de l'Adriatique, dauphins, monstres marins, sirènes, se groupent autour du navire, afin d'écouter les chansons divines que le roi lombard tire de sa harpe.

TROISIÈME TABLEAU.

Constantin et les Lombards.

Au cours du voyage, Rother conçoit le projet de recourir à la ruse. Il se présentera à Constantin, comme un noble que la colère du roi lombard a persécuté, exilé. A cet effet il prendra le nom de Dietrich et implorera la protection de l'empereur; il le feindra du moins.

Parmi les redoutables guerriers accompagnant Rother, se trouvaient Asprian, le géant du nord, et ses onze indomptables frères. La plus jolie boutade imaginable, n'est-ce pas!

Et voilà que Constantin reçoit magnifiquement les visiteurs, offre une fête au prétendu Dietrich et les invite à être ses hôtes. Tout à l'heure il les prenait pour de nouveaux ambassadeurs de Rother, et si tel avait été le cas, il les attrait fait, ainsi que les premiers envoyés, mourir en captivité; il les aurait traités comme chiens.

A cette menace, Asprian sent la tempête gronder en lui; pour un peu il mûdirait en étouffant Constantin. Mais consultant l'intérêt de son maître Rother, il se contente de déchirer de ses mains un gigantesque lion, compagnon accoutumé de l'empereur, au moment où la bête, selon son habitude, se servait elle-même au banquet impérial.

"A cette vue, l'empereur comprend qu'on n'est point de lui; c'est Rother, ce sont ces invincibles guerriers qui sont là, et quoi qu'il fasse, il faudra accorder la main d'Oda.

C'est cette scène de la mise en pièces du lion que reproduit le troisième chariot.

QUATRIÈME TABLEAU.

Wolfdietrich et le Lac Enchanté.

Wolfdietrich, ainsi nommé parce qu'il avait été allaité par une louve, se vit disputer par ses frères le trône auquel il avait droit. Il se mit alors en route, afin d'obtenir Faide d'un roi son voisin. Pour arriver à celui-ci il fut obligé de traverser un sinistre lac enchanté, où il lui fallut livrer un terrible combat à une foule de monstres qui se dressaient sur son passage. Le quatrième tableau met en scène cette lutte furieuse et le triomphe de Wolfdietrich.

CINQUIÈME TABLEAU.

La mort de Drusian.

Au cours de ses voyages Wolfdietrich épousa la reine Sigeminne, que le géant Drusian vint enlever de son château, un jour que le prince était à la chasse. Celui-ci s'arme aussitôt d'une épée magique, revêt un casque qui le rend invisible, se met à la poursuite du géant ravisseur, l'atteint, le tue et reconquiert la reine Sigeminne.

SIXIÈME TABLEAU.

Le Palais de la Reine Virginal.

Dietrich, fils de Wolfdietrich, faisait la guerre au géant Sigenot, lorsqu'un jour il eût une providentielle vision. L'apparition d'une jeune fille, d'une blancheur éclatante, debout au milieu d'un prestigieux palais de neige, blanc aussi dans toutes ses parties. C'était la Reine Virginal, venant lui annoncer l'arrivée de son ennemi le géant. Dietrich terrasse Sigenot; et bientôt, sur l'appel de sa vivante vision de neige, il marche contre Ortgis, un enchanteur, l'exterminе, lui et sa légion de géants, et rentre au palais de Virginal, qui lui accorde sa main en récompense de sa victoire.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le royaume du roi Laurin.

Ce septième chariot reproduit le moment où Wolfbart et Hildebrand pénétrant dans le palais du traître Laurin et lui arrachent Kundhild, que celui-ci avait criminellement enlevée à son père, le roi Deitiles, de la nation des Amelungs.

HUITIÈME TABLEAU.

Le Jardin des Roses.

Tel se place le Jardin des Roses, un site délicieux découvert par les guerriers envoyés à la recherche de Kundhild. Roses éternelles dans une enceinte de neiges éternelles aussi. C'était là le jardin de Laurin, le coupable enchanteur, et là aussi se livra une lutte acharnée, car ce lieu secret aboutissait au palais mystérieux où, était enfermée la malheureuse princesse tant pleurée par le roi Dietrich. L'un des tableaux les mieux réussis de l'exhibition.

NEUVIÈME TABLEAU.

Siegfried exterminе le dragon.

Ici, c'est encore un ravisseur, mais un monstre redoutable celui-là; un dragon qui semble semer la mort, et qui, après avoir enlevé la princesse Chriemhild, la tient cachée dans une caverne, au fond d'une montagne presqu'inaccessible. Siegfried, l'un des héros de la terre des Nibelungen, ému et par la passion pour Chriemhild, entreprend de punir le monstre et de la délivrer. Ce neuvième tableau reproduit la scène de la formidable rencontre entre l'homme et le dragon; rencontre où ce dernier succombe.

DIXIÈME TABLEAU.

Les trésors des Nibelungen.

Le même héros, Siegfried, est encore en scène dans ce dixième tableau. C'est à lui qu'a été confiée la périlleuse mission de pénétrer dans les gorges profondes de la montagne où sont cachés des incalculables trésors des Nibelungen, si bien gardés par une horde de pygmées redoutés. Ses aventures dans ce lieu, tel est le thème de ce tableau. Siegfried s'empare des trésors tant convoités, qui seront partagés par le roi et son frère.

ONZIÈME TABLEAU.

Le réveil de Brunehild.

En scène une fois de plus Siegfried. Seulement, — cette fois ce n'est plus à un enchanteur, à des pygmées, à un dragon qu'il a affaire. Sa mission est plus douce. Une beauté est là, Brunehild, qu'un enchanteur, aux vues criminelles, a fait tomber, ainsi que tous les siens, dans un sommeil, qui paraît ne pas devoir finir, au milieu de son palais de Isenstein.

Par bonheur, le héros Nibelung, comme envoyé par le ciel, survient, dépose un baiser sur le front de la belle au palais dormant et la réveille comme par magie.

DOUZIÈME TABLEAU.

Hagen au milieu des Griffons.

Ce douzième chariot est la très réussie reproduction de la scène où Hagen, fils de Sigebrand, roi des Hegelings, triomphe enfin des monstrueux griffons qui, tout enfant, l'avaient enlevé à son berceau et depuis l'avaient détenu dans leur hideux repaire, sur le bord de la mer.

TREIZIÈME TABLEAU.

Gudrun et la Sirène.

La mer est un site à la végétation luxuriante, où pleure Gudrun, la fille du roi Hettel, autrefois ravie à son père par des pirates venus du Nord. Elle allait perdre tout espoir de salut, quand émerge des flots une sirène, qui lui annonce que la délivrance est proche, et que tous ses frères sont déjà en route, et que bientôt son fiancé Herwig viendra l'enlever à ses persécuteurs. Le décorateur a tiré un excellent parti de cette scène, qui a été l'un des bons effets de la procession de Protée.

QUATORZIÈME TABLEAU.

Beowulf le plongeur.

"En ce temps-là, c'était déjà comme ça," c'est-à-dire que déjà on avait la folie des paris. Si bien que messire Beowulf, un grand seigneur de Gothland, avait fait le pari avec le seigneur Breker, de plonger au plus profond de la mer et d'en rapporter le cadavre d'un gigantesque monstre marin tué par lui. Ce tableau représente Beowulf gagnant cette hardie gageure.

QUINZIÈME TABLEAU.

Le Couronnement de Parsifal.

Ce chariot est une belle illustration vivante de la légende bien connue: le couronnement de Sir Parsifal, l'un des chevaliers de la Table Ronde, après sa découverte du Saint-Graal, c'est-à-dire de la coupe, où Jésus Christ but, à son dernier souper avec ses apôtres; le vin consacré.

SEIZIÈME TABLEAU.

Hayard échappant du Mont Vulcain.

Un amas de pierres, enveloppé de langues de feu, du milieu desquelles s'élance un cavalier monté sur un cheval noir, à la crinière blanche. Bayard, c'est le célèbre coursier appartenant à Hayman, l'un des plus valeureux suivants de Charlemagne. Le splendide animal avait été volé par l'un des Esprits du Mal et relégué au fond d'une caverne du Mont Vulcain, toujours en feu. Le tableau représente Malagis, sur la noble monture; Malagis, le magicien, qui s'élance de la fournaise, afin de ramener Bayard à la cour de Charlemagne.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

Tannhauser à Horselberg.

Ce dix-septième tableau vous montre Tannhauser, conduit par l'Etranger Noir dans les montagnes de la Thuringe, à Horselberg, le royaume de Vénus. De très jolis détails dans cette décoration, mais au milieu de laquelle sont trop de femmes. Ce qui fait inévitablement dans une représentation où le genre féminin est forcément représenté par le genre masculin. Sans vouloir en rien porter atteinte à l'amour-propre de nos amis du Krewe of Proteus, nous hasardons l'opinion qu'on ne peut trouver chez aucun d'eux ce qui pour nous réalise l'idéal de la Vénus.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

Lohengrin défend Elsa.

Familière à tous aussi la légende d'Elsa, duchesse de Brabant. Persécutée, outragée par le prétendu comte Telramund, elle se trouvait sans protection, elle succombait aux humiliations du milieu de lâches, dont pas un n'osait prendre sa défense, lorsque le prince Lohengrin parut soudainement sur une barque flottant le Rhin et que conduisait un cygne. Il aborde vaillamment et se déclare aussitôt le champion d'Elsa. L'aventure lui est heureuse et le misérable Telramund tombe sous ses coups.

Ce thème illustré par le Krewe of Proteus, nous mettait en mémoire, malgré nous, l'œuvre de Richard Wagner. C'est dans ces légendes que se complaisait le maître; son grand, mais étrange génie semblait se trouver plus à l'aise avec la fiction, avec le fantastique qu'avec la vérité humaine.

Hier, en voyant venir quelques uns de ces lumineux chariots, il nous paraissait qu'ils devaient être précédés d'un orchestre spécial, et que tout à l'heure nous allions entendre résonner des pages du *Lohengrin*, du *Tannhauser*, de *Siegfried* de la *Walkyrie*, du *Rheingold*, des *Nibelungen*, de *Parsifal*.

Le fait est que le choix de ces dix-huit tableaux a été fort apprécié de cette innombrable population, qui se disputait chaque pouce du sol, chaque pouce de balcon, chaque fenêtre, chaque pas de porte sur tout le parcours de ce défilé si somptueux, et dont l'ordonnance était irréprochable.

Ce chapelet de feu a mis environ quarante minutes à s'égrener d'un point donné à un autre et il nous serait difficile de dire auquel de ces chariots a été donnée la préférence. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que tous ont été salués d'acclamations enthousiastes et que par milliers et milliers les spectateurs remettaient aux mains des femmes pour faire fête à Protée et à sa suite.

L'éclairage était d'une grande opulence aussi et permettait de bien se rendre compte des moindres détails; surtout aux courses, trop courtes hélas! où le faisaient de ci de là.

Le cortège a parcouru son itinéraire dans l'ordre le plus irréprochable, et quand, un à un, les chariots sont allés se dégarnir à l'Opéra, toutes les rues adjacentes, tous les abords du théâtre regorgeaient de monde. Il y a bien des années que l'on n'en avait vu autant à la Nouvelle-Orléans.

Disons, en passant, que l'escalier de l'Opéra était décoré et illuminé d'une très élégante façon, une sorte de jardin avec nombre de fleurs de feu, pétillant au milieu du vert enguirlandé.

Comme toujours le spectacle à l'intérieur de l'Opéra était radieux.

Une assistance immense ne pouvait se lasser d'applaudir au tableau qu'un fort habile régisseur avait composé, en faudant dans un seul et même ensemble tous les sujets distribués tout à l'heure sur les dix-huit chariots. Impossible, en vérité, d'obtenir une plus heureuse symphonie de couleurs.

Voilà de la palette.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le bal de l'Opéra est dans son plein prestigieux palais de neige, blanc aussi dans toutes ses parties. C'était la Reine Virginal, venant lui annoncer l'arrivée de son ennemi le géant. Dietrich terrasse Sigenot; et bientôt, sur l'appel de sa vivante vision de neige, il marche contre Ortgis, un enchanteur, l'exterminе, lui et sa légion de géants, et rentre au palais de Virginal, qui lui accorde sa main en récompense de sa victoire.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le royaume du roi Laurin.

Ce septième chariot reproduit le moment où Wolfbart et Hildebrand pénétrant dans le palais du traître Laurin et lui arrachent Kundhild, que celui-ci avait criminellement enlevée à son père, le roi Deitiles, de la nation des Amelungs.

HUITIÈME TABLEAU.

Le Jardin des Roses.

Tel se place le Jardin des Roses, un site délicieux découvert par les guerriers envoyés à la recherche de Kundhild. Roses éternelles dans une enceinte de neiges éternelles aussi. C'était là le jardin de Laurin, le coupable enchanteur, et là aussi se livra une lutte acharnée, car ce lieu secret aboutissait au palais mystérieux où, était enfermée la malheureuse princesse tant pleurée par le roi Dietrich. L'un des tableaux les mieux réussis de l'exhibition.

NEUVIÈME TABLEAU.

Siegfried exterminе le dragon.

Ici, c'est encore un ravisseur, mais un monstre redoutable celui-là; un dragon qui semble semer la mort, et qui, après avoir enlevé la princesse Chriemhild, la tient cachée dans une caverne, au fond d'une montagne presqu'inaccessible. Siegfried, l'un des héros de la terre des Nibelungen, ému et par la passion pour Chriemhild, entreprend de punir le monstre et de la délivrer. Ce neuvième tableau reproduit la scène de la formidable rencontre entre l'homme et le dragon, rencontre où ce dernier succombe.

DIXIÈME TABLEAU.

Les trésors des Nibelungen.

Le même héros, Siegfried, est encore en scène dans ce dixième tableau. C'est à lui qu'a été confiée la périlleuse mission de pénétrer dans les gorges profondes de la montagne où sont cachés des incalculables trésors des Nibelungen, si bien gardés par une horde de pygmées redoutés. Ses aventures dans ce lieu, tel est le thème de ce tableau. Siegfried s'empare des trésors tant convoités, qui seront partagés par le roi et son frère.

ONZIÈME TABLEAU.

Le réveil de Brunehild.

En scène une fois de plus Siegfried. Seulement, — cette fois ce n'est plus à un enchanteur, à des pygmées, à un dragon qu'il a affaire. Sa mission est plus douce. Une beauté est là, Brunehild, qu'un enchanteur, aux vues criminelles, a fait tomber, ainsi que tous les siens, dans un sommeil, qui paraît ne pas devoir finir, au milieu de son palais de Isenstein.

Par bonheur, le héros Nibelung, comme envoyé par le ciel, survient, dépose un baiser sur le front de la belle au palais dormant et la réveille comme par magie.

DOUZIÈME TABLEAU.

Hagen au milieu des Griffons.

Ce douzième chariot est la très réussie reproduction de la scène où Hagen, fils de Sigebrand, roi des Hegelings, triomphe enfin des monstrueux griffons qui, tout enfant, l'avaient enlevé à son berceau et depuis l'avaient détenu dans leur hideux repaire, sur le bord de la mer.

TREIZIÈME TABLEAU.

Gudrun et la Sirène.

La mer est un site à la végétation luxuriante, où pleure Gudrun, la fille du roi Hettel, autrefois ravie à son père par des pirates venus du Nord. Elle allait perdre tout espoir de salut, quand émerge des flots une sirène, qui lui annonce que la délivrance est proche, et que tous ses frères sont déjà en route, et que bientôt son fiancé Herwig viendra l'enlever à ses persécuteurs. Le décorateur a tiré un excellent parti de cette scène, qui a été l'un des bons effets de la procession de Protée.

QUATORZIÈME TABLEAU.

Beowulf le plongeur.

"En ce temps-là, c'était déjà comme ça," c'est-à-dire que déjà on avait la folie des paris. Si bien que messire Beowulf, un grand seigneur de Gothland, avait fait le pari avec le seigneur Breker, de plonger au plus profond de la mer et d'en rapporter le cadavre d'un gigantesque monstre marin tué par lui. Ce tableau représente Beowulf gagnant cette hardie gageure.

QUINZIÈME TABLEAU.

Le Couronnement de Parsifal.

Ce chariot est une belle illustration vivante de la légende bien connue: le couronnement de Sir Parsifal, l'un des chevaliers de la Table Ronde, après sa découverte du Saint-Graal, c'est-à-dire de la coupe, où Jésus Christ but, à son dernier souper avec ses apôtres; le vin consacré.

SEIZIÈME TABLEAU.

Hayard échappant du Mont Vulcain.

Un amas de pierres, enveloppé de langues de feu, du milieu desquelles s'élance un cavalier monté sur un cheval noir, à la crinière blanche. Bayard, c'est le célèbre coursier appartenant à Hayman, l'un des plus valeureux suivants de Charlemagne. Le splendide animal avait été volé par l'un des Esprits du Mal et relégué au fond d'une caverne du Mont Vulcain, toujours en feu. Le tableau représente Malagis, sur la noble montre; Malagis, le magicien, qui s'élance de la fournaise, afin de ramener Bayard à la cour de Charlemagne.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

Tannhauser à Horselberg.

Ce dix-septième tableau vous montre Tannhauser, conduit par l'Etranger Noir dans les montagnes de la Thuringe, à Horselberg, le royaume de Vénus. De très jolis détails dans cette décoration, mais au milieu de laquelle sont trop de femmes. Ce qui fait inévitablement dans une représentation où le genre féminin est forcément représenté par le genre masculin. Sans vouloir en rien porter atteinte à l'amour-propre de nos amis du Krewe of Proteus, nous hasardons l'opinion qu'on ne peut trouver chez aucun d'eux ce qui pour nous réalise l'idéal de la Vénus.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

Lohengrin défend Elsa.

Familière à tous aussi la légende d'Elsa, duchesse de Brabant. Persécutée, outragée par le prétendu comte Telramund, elle se trouvait sans protection, elle succombait aux humiliations du milieu de lâches, dont pas un n'osait prendre sa défense, lorsque le prince Lohengrin parut soudainement sur une barque flottant le Rhin et que conduisait un cygne. Il aborde vaillamment et se déclare aussitôt le champion d'Elsa. L'aventure lui est heureuse et le misérable Telramund tombe sous ses coups.

Ce thème illustré par le Krewe of Proteus, nous mettait en mémoire, malgré nous, l'œuvre de Richard Wagner. C'est dans ces légendes que se complaisait le maître; son grand, mais étrange génie semblait se trouver plus à l'aise avec la fiction, avec le fantastique qu'avec la vérité humaine.

Hier, en voyant venir quelques uns de ces lumineux chariots, il nous paraissait qu'ils devaient être précédés d'un orchestre spécial, et que tout à l'heure nous allions entendre résonner des pages du *Lohengrin*, du *Tannhauser*, de *Siegfried* de la *Walkyrie*, du *Rheingold*, des *Nibelungen*, de *Parsifal*.

Le fait est que le choix de ces dix-huit tableaux a été fort apprécié de cette innombrable population, qui se disputait chaque pouce du sol, chaque pouce de balcon, chaque fenêtre, chaque pas de porte sur tout le parcours de ce défilé si somptueux, et dont l'ordonnance était irréprochable.

Ce chapelet de feu a mis environ quarante minutes à s'égrener d'un point donné à un autre et il nous serait difficile de dire auquel de ces chariots a été donnée la préférence. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que tous ont été salués d'acclamations enthousiastes et que par milliers et milliers les spectateurs remettaient aux mains des femmes pour faire fête à Protée et à sa suite.

L'éclairage était d'une grande opulence aussi et permettait de bien se rendre compte des moindres détails; surtout aux courses, trop courtes hélas! où le faisaient de ci de là.

Le cortège a parcouru son itinéraire dans l'ordre le plus irréprochable, et quand, un à un, les chariots sont allés se dégarnir à l'Opéra, toutes les rues adjacentes, tous les abords du théâtre regorgeaient de monde. Il y a bien des années que l'on n'en avait vu autant à la Nouvelle-Orléans.

Disons, en passant, que l'escalier de l'Opéra était décoré et illuminé d'une très élégante façon, une sorte de jardin avec nombre de fleurs de feu, pétillant au milieu du vert enguirlandé.

Comme toujours le spectacle à l'intérieur de l'Opéra était radieux.

Une assistance immense ne pouvait se lasser d'applaudir au tableau qu'un fort habile régisseur avait composé, en faudant dans un seul et même ensemble tous les sujets distribués tout à l'heure sur les dix-huit chariots. Impossible, en vérité, d'obtenir une plus heureuse symphonie de couleurs.

Voilà de la palette.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le bal de l'Opéra est dans son plein prestigieux palais de neige, blanc aussi dans toutes ses parties. C'était la Reine Virginal, venant lui annoncer l'arrivée de son ennemi le géant. Dietrich terrasse Sigenot; et bientôt, sur l'appel de sa vivante vision de neige, il marche contre Ortgis, un enchanteur, l'exterminе, lui et sa légion de géants, et rentre au palais de Virginal, qui lui accorde sa main en récompense de sa victoire.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le royaume du roi Laurin.

Ce septième chariot reproduit le moment où Wolfbart et Hildebrand pénétrant dans le palais du traître Laurin et lui arrachent Kundhild, que celui-ci avait criminellement enlevée à son père, le roi Deitiles, de la nation des Amelungs.

HUITIÈME TABLEAU.

Le Jardin des Roses.

Tel se place le Jardin des Roses, un site délicieux découvert par les guerriers envoyés à la recherche de Kundhild. Roses éternelles dans une enceinte de neiges éternelles aussi. C'était là le jardin de Laurin, le coupable enchanteur, et là aussi se livra une lutte acharnée, car ce lieu secret aboutissait au palais mystérieux où, était enfermée la malheureuse princesse tant pleurée par le roi Dietrich. L'un des tableaux les mieux réussis de l'exhibition.

NEUVIÈME TABLEAU.

Siegfried exterminе le dragon.

Ici, c'est encore un ravisseur, mais un monstre redoutable celui-là; un dragon qui semble semer la mort, et qui, après avoir enlevé la princesse Chriemhild, la tient cachée dans une caverne, au fond d'une montagne presqu'inaccessible. Siegfried, l'un des héros de la terre des Nibelungen, ému et par la passion pour Chriemhild, entreprend de punir le monstre et de la délivrer. Ce neuvième tableau reproduit la scène de la formidable rencontre entre l'homme et le dragon, rencontre où ce dernier succombe.

DIXIÈME TABLEAU.

Les trésors des Nibelungen.

Le même héros, Siegfried, est encore en scène dans ce dixième tableau. C'est à lui qu'a été confiée la périlleuse mission de pénétrer dans les gorges profondes de la montagne où sont cachés des incalculables trésors des Nibelungen, si bien gardés par une horde de pygmées redoutés. Ses aventures dans ce lieu, tel est le thème de ce tableau. Siegfried s'empare des trésors tant convoités, qui seront partagés par le roi et son frère.

ONZIÈME TABLEAU.

Le réveil de Brunehild.

En scène une fois de plus Siegfried. Seulement, — cette fois ce n'est plus à un enchanteur, à des pygmées, à un dragon qu'il a affaire. Sa mission est plus douce. Une beauté est là, Brunehild, qu'un enchanteur, aux vues criminelles, a fait tomber, ainsi que tous les siens, dans un sommeil, qui paraît ne pas devoir finir, au milieu de son palais de Isenstein.

Par bonheur, le héros Nibelung, comme envoyé par le ciel, survient, dépose un baiser sur le front de la belle au palais dormant et la réveille comme par magie.

DOUZIÈME TABLEAU.

Hagen au milieu des Griffons.

Ce douzième chariot est la très réussie reproduction de la scène où Hagen, fils de Sigebrand, roi des Hegelings, triomphe enfin des monstrueux griffons qui, tout enfant, l'avaient enlevé à son berceau et depuis l'avaient détenu dans leur hideux repaire, sur le bord de la mer.

TREIZIÈME TABLEAU.

Gudrun et la Sirène.

La mer est un site à la végétation luxuriante, où pleure Gudrun, la fille du roi Hettel, autrefois ravie à son père par des pirates venus du Nord. Elle allait perdre tout espoir de salut, quand émerge des flots une sirène, qui lui annonce que la délivrance est proche, et que tous ses frères sont déjà en route, et que bientôt son fiancé Herwig viendra l'enlever à ses persécuteurs. Le décorateur a tiré un excellent parti de cette scène, qui a été l'un des bons effets de la procession de Protée.

QUATORZIÈME TABLEAU.

Beowulf le plongeur.

"En ce temps-là, c'était déjà comme